

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

Télérama

Un homme et une femme relatent leurs amours contrariées. Le cinéaste joue à merveille de cette poésie du rendez-vous manqué. Sans jamais juger.

Après la cruauté poudrée de *Mademoiselle de Jonquières*, d'après Diderot, dans lequel Cécile de France, le cœur brisé par ce beau parleur d'Édouard Baer, ourdissait une vengeance machiavélique, voici que le cinéma éminemment spirituel d'Emmanuel Mouret se teinte des couleurs fauves de la mélancolie. Dixième opus de son auteur, *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait* ne défriche pas un paysage inédit. Il s'agit encore d'« *histoires de sentiments* », pour reprendre l'expression du personnage principal, traducteur et romancier en herbe, qui la préfère aux réductrice « *histoires d'amour* ». Mais, par son ampleur romanesque, la complexité de la narration et la précision de sa direction d'acteurs, le film procure un vertige nouveau.

Pour se remettre d'une rupture douloureuse et tenter d'écrire son premier roman, Maxime (Niels Schneider) vient passer quelques jours dans la villa provençale de son cousin François (Vincent Macaigne). Retenu à la dernière minute à Paris, ce dernier a chargé son épouse enceinte, Daphné (Camélia Jordana, dans son meilleur rôle), de distraire leur invité. Irrémédiablement attirés l'un vers l'autre au fur et à mesure qu'ils dévoilent leur intimité et leur passé, Maxime et Daphné appartiennent à la famille des amoureux malheureux, trop entiers, trop romantiques pour oser déclarer leur flamme. Tous deux ont souffert d'aimer sans être payés de retour.

Refusant de juger les faits et les gestes de ses personnages, chahutés par des sentiments dont ils se révèlent davantage les esclaves que les maîtres, le cinéaste laisse le spectateur libre de se reconnaître dans tel ou tel amoureux, sincère ou tordu, en fonction de sa propre morale. « *Pour qu'il y ait faute, il faut qu'il y ait une règle bien claire, déclare l'un deux. Mais en amour quelle est la règle ?* » L'absence de règle vaut aussi pour la narration. L'inévitable cristallisation de l'idylle impossible entre Maxime et Daphné, à laquelle on assiste au présent, se dilate jusqu'au bout, retardée par les retours en arrière successifs de leurs amours contrariées, dont ils se font les conteurs. À chaque nouvelle péripétie retentit inmanquablement une sonate ou un concerto pour piano différent (Chopin Satie, Mozart ou Debussy...).

Outre cette utilisation savoureuse de la musique classique, Emmanuel Mouret semble avoir emprunté à Woody Allen sa prodigieuse palette pour capter sans lasser les très longues séquences dialoguées qui composent l'essentiel de son film. Les traditionnels champs-contre-champs laissent souvent la place à des plans plus larges privilégiant la symétrie des paysages (de Paris et du Lubéron) sur celle des locuteurs, avec la voix off comme seul fil conducteur. Sans révéler la fin, où les protagonistes acceptent de laisser le hasard dicter leurs sentiments, on ne peut s'empêcher de voir dans l'épilogue muet au milieu des sapins de Noël une réminiscence du bouleversant final sous la neige des *Parapluies de Cherbourg*, de Jacques Demy : quand les anciens amants, qui ont refait leur vie, constatent à côté de quoi ils sont passés, entre soulagement et résignation.

Jérémie Couston

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

Le Monde

Le nouveau film d'Emmanuel Mouret noue et dénoue les combinaisons sentimentales jusqu'au vertige.

A première vue, le dernier film en date d'Emmanuel Mouret, peintre plaisant des imbroglios amoureux (*Un baiser s'il vous plaît, L'art d'aimer*), pourrait passer pour un marivaudage frivole de plus, voire pour un miroir de la bourgeoisie et de ses libéralités amoureuses, monde où l'on glisse d'une infidélité à l'autre avec une fluidité déconcertante. Or, un plaisir singulier s'empare du spectateur à voir les combinaisons sentimentales s'y nouer et dénouer jusqu'au vertige, comme se succèdent sur le papier les lignes d'une équation à de multiples inconnues – un plaisir théorique.

Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait se présente comme un film entièrement raconté par ses protagonistes (en « discours rapporté », dirait-on en littérature), construit en une série de flash-back qui remontent le fil de leurs confidences. Parfois, un personnage secondaire prend les rênes du récit et lui apporte un prolongement ou en creuse une nouvelle dimension. Ainsi fait d'épisodes enchâssés, le film s'ingénie à complexifier ses situations amoureuses, prenant vite un tour ludique et labyrinthique.

Tout cela pourrait relever d'un vain exercice romanesque, mais n'est que la traduction virevoltante d'un paradoxe cher au cinéaste : l'amour ne connaît rien de plus constant que l'inconstance, et c'est au prix d'un changement perpétuel qu'il peut côtoyer l'éternité. Postulat digne de la pensée morale d'un 18^e siècle que Mouret semble ne pas avoir quitté depuis *Mademoiselle de Joncquières*, son précédent film d'après Diderot.

Il arrive parfois que la part la plus vibrante d'un film soit sa mécanique : il en va ainsi pour *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* dont l'abattage de péripéties amoureuses laisse pantois, faisant ainsi du vaudeville une figure fractale. Car alors, ce ne sont plus les individualités qui comptent, mais la façon dont on passe des unes aux autres et dont leurs quêtes affectives s'additionnent, révélant récurrences et anomalies, échecs et réussites, ruses et aveuglements, pour qu'enfin en sorte un enseignement transcendant à chacune des situations dépeintes.

Seul compte ce qui transite d'un être à l'autre : ce désir impétueux qui papillonne et exige qu'on se rende à lui. Puisque sa loi est l'instabilité, alors il autorise le mensonge, la ruse, la manipulation, qui ne sont jamais chez Mouret que les autres noms d'une prévenance visant à épargner le tiers lésé, à lui faire le moins de mal possible. Là encore, la morale ne trouve une validité que dans le renversement de ses présupposés.

La beauté du film réside ainsi dans son habileté à naviguer l'air de rien dans un océan de tromperie et de fausseté, pour déboucher sur l'éclosion d'un sentiment vrai, fort de n'être pas exclusif. A un moment, Maxime se demande comment distinguer l'amour du désir. La réponse est nécessairement géométrique : l'amour est cette symétrie miraculeuse qui vient suspendre pour un instant la perpétuelle triangulation des désirs.

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

LE FIGARO

Avec fluidité, délicatesse et légèreté, Emmanuel Mouret met en scène des couples qui se font et se défont avec une fatalité souriante.

Le titre est déjà pris. Sinon, le film aurait pu s'appeler *Fragments d'un discours amoureux*. Roland Barthes aurait sûrement apprécié *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*. On voit entre les deux tout un pan d'imaginaire et de romanesque. À l'écran, l'image contredit souvent la parole. Un traducteur se réfugie dans la demeure de son cousin qui est absent mais dont l'épouse est là, enceinte de trois mois. Les inconnus se frôlent, s'appivoisent.

Maxime raconte sa vie, ses déboires. Sans doute qu'il enjolive un peu, se donne parfois le beau rôle. Il n'y a pas de mal à ça. Daphné ne tarde pas à lui emboîter le pas. Elle aussi a une histoire. Les amours des autres sont toujours intéressants, mystérieux. On écoute. On compare. C'est comme avec une caméra : on prend du recul. On n'a pas forcément la même distance avec soi-même. Emmanuel Mouret montre des êtres cultivés, raisonneurs, vaguement perdus. Les couples se défont sans vrai drame, avec une sorte de fatalité souriante. Le désir mimétique est à l'œuvre. Une monteuse travaille à un documentaire sur le sujet. Les personnages s'installent ensemble, finissent par se trahir.

La mise en scène est d'une fluidité rare. C'est le cinéma de la délicatesse et de la légèreté. Emmanuel Mouret offre une marqueterie de sentiments. Il garde son style, mais est ici frappé par un état de grâce. Tout lui réussit. Il filme les maisons comme un Pascal Thomas, adresse un clin d'œil à Woody Allen, cite presque *Ce plaisir qu'on dit charnel*. C'est intelligent comme un conte moral d'Éric Rohmer, drôle comme les premiers Philippe de Broca, vif et enlevé comme du Michel Deville de la bonne période. Inutile de dire que tout cela est terriblement français, donc littéraire.

Il faut voir la scène où les amants se partagent les livres de la bibliothèque au moment où ils se séparent. Les volumes volent. Le choix en dit long sur les goûts des uns et des autres. Il y a quelque chose de musical dans cette façon de tricoter les récits, et pas seulement parce qu'on entend Mozart, Chopin, les *Gymnopédies*. La nuance est une denrée qui avait plutôt disparu des écrans. Ce tourbillon verbal décrit des adultères doux, le plaisir et ses glissements progressifs, des hommes et des femmes qui ont peur de souffrir ou de faire du mal. Ils vont dans des expositions, croient que les mots se confondent dans les actions.

Camélia Jordana est timide et sensuelle. Vincent Macaigne se révèle émotif et fragile, élargissant sa palette habituelle. Émilie Dequenne surprend : elle cache bien son jeu. Ces jeux de l'amour et du hasard sont pleins de feux de cheminée, de chassés-croisés, de trains qui partent, de séjours dans le Vaucluse. Ils portent la signature Emmanuel Mouret. Traduire : **bonheur de diriger des acteurs, joie d'aligner les dialogues qui crépitent, élégance des rapports. L'ensemble donne envie d'aborder des passant(e)s dans la rue, de relire ses classiques, de mettre Erik Satie sur la platine (cette phrase réussit la prouesse d'unir écriture inclusive et technologie démodée). Encore un baiser s'il vous plaît.**

Éric Neuhoff

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret



Belles leçons de « choses »

Depuis quelques films, Emmanuel Mouret expérimente : le comique burlesque de sa première période a cédé la place à des échappées vers le mélodrame, le film d'époque et, ici, le drame sentimental littéraire. Soit deux inconnus qui se trouvent par hasard à devoir cohabiter dans une grande maison de campagne : elle est enceinte de trois mois, lui est le cousin de son compagnon, qui tarde à rentrer de mission. D'emblée, Daphné et Maxime décident de se raconter leur passé sentimental. Première idée de construction de ce film qui n'en finit pas de se déplier, les récits du passé s'entremêlent, l'un narré par elle et l'autre par lui, de façon à ce qu'on ne les retrouve pas ensemble dans le plan avant longtemps. Ainsi, la relation de Daphné et Maxime avance par bonds et ellipses, de sorte qu'on les découvre chaque fois plus proches d'avoir simplement prêté une oreille attentive au récit de l'autre, et de s'y être reconnu.

Ouvrant le cœur de ses personnages pour voir ce qu'il contient, Emmanuel Mouret en ressort des histoires hautement romanesques, avec quiproquos, tromperies, femmes et amants. Le film tend vers la comédie de mœurs intellectuelle à la Woody Allen. Assumant des récits très littéraires (Daphné et Maxime n'hésitent pas à s'exprimer au passé simple), Mouret opte pour une mise en scène épurée, avec de longs plans qui laissent les personnages déployer leur art rhétorique dans la durée. C'est le cas, par exemple, lorsque Maxime présente à son copain Gaspard une ancienne amie dont il n'a jamais réussi à se faire aimer, Sandra. Impuissant, Maxime assiste à un rapprochement entre les deux qui le prend de court, matérialisé par une simple entrée de champ de Gaspard dans le plan de Sandra, à son corps défendant, tout en se disputant avec elle autour de la notion d'engagement. Le triangle se dessine désormais ainsi : le couple regardé par Maxime depuis sa vigie de dépit, avant que les cartes se redistribuent à nouveau.

L'innocence totale des deux confidents, aussi peu calculateurs l'un que l'autre dans la tenue de leur vie sentimentale, constitue leur point commun, le secret de leurs personnages et le fondement de la morale du film. C'est à l'aune de ce trait de caractère que l'on comprend leur besoin de revenir sur les événements. La première fois, aucun des deux n'avait certainement compris grand-chose à ce qui leur arrivait. Mais même lorsque l'on comprend tout, Emmanuel Mouret nous dit que l'on n'apprend rien et qu'en amour, il n'y a pas d'expérience qui tienne. C'est ce que pressent en premier Daphné, à laquelle l'interprétation tout en nuances de Camélia Jordana donne une émouvante profondeur. Il y a cet échange de regard déséquilibré en fin de soirée, où l'on sent que chez elle le désir est déjà conscient tandis que Maxime vit encore dans la méconnaissance de l'inclination récente de son cœur.

Baigné de musique classique, le film assume en ce qui concerne cet amour impossible un romantisme truffaldien qui fonctionne aussi à merveille lorsque l'interprétation des comédiens rafraîchit les clichés du genre : ainsi cette séquence où François, le compagnon de Daphné (Vincent Macaigne), resté seul sur le quai de la gare d'Avignon, croit celle-ci disparue avec le train, évaporée avec Maxime. Moment de tension intense, où l'on tarde à s'élancer, où la musique nous y pousse mais où l'amour, paradoxalement, nous coupe les ailes. Moment de silence et d'écart où il faudrait se décider à enfin agir sans parler.

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret



Avec *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, le cinéaste poursuit ses variations sur le sentiment amoureux et les tensions du désir. Avec une ampleur et une gravité nouvelles.

"Suis-je amoureux ? – Oui, puisque j'attends." Peut-être faut-il entendre dans cette logique du cœur, tirée des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, le dessein même du cinéma d'Emmanuel Mouret. Le cinéaste n'a jamais cessé de mettre en scène des personnages qui n'existent que pour aimer. Ils n'en sont jamais tout à fait sûrs : éprouvent-ils un véritable amour ou n'est-ce qu'un désir volatil ? Quoi qu'il en soit, ils se retrouvent fréquemment prisonniers d'une question, d'une attente et des conflits intérieurs qu'elle provoque. Pour tenter de se libérer de cette cage d'incertitudes, chacun·e confie, tout haut, les pensées et les courants contraires qui l'habitent. Car dans ce cinéma-là, génétiquement attaché à une famille (Eric Rohmer, Woody Allen ou Hong Sang-soo), on ne bavarde pas pour combler un vide ou remplir un temps creux, mais on parle à bâtons rompus pour tenter d'y voir clair – au risque d'y voir trouble.

Le titre de ce nouveau film ne saurait mieux exprimer l'essence même d'une œuvre dans laquelle des hommes et des femmes s'attirent, succombent à leurs envies ou les refrèment tout en discourant sur les éventuelles répercussions de leurs actes (un baiser est-il sans conséquence ?). L'art d'aimer chez Mouret (titre de l'un de ses longs métrages), c'est avant tout l'art de parler. Chaque acteur·trice est convié·e à rejoindre ce monde bourgeois sous cloche (canapé dans lequel on s'enfonce sans s'endormir jamais, happé par l'exquise vivacité des mots et des pensées qu'ils dessinent). Chacun·e épouse alors cette langue typiquement mouretienne, merveilleuse et délicate empreinte d'un cinéma qui drape ses personnages dans une élégance particulière, forme de retenue et de clairvoyance dans l'introspection.

Les recrues de ce nouveau chapitre (car chaque film vaut comme une variation autour de l'étude obsessionnelle du sentiment amoureux) sont parfaites – géniale Emilie Dequenne en douce stratège vengeresse, Vincent Macaigne, tout en sobriété dans la peau d'un père de famille, enfin extirpé de son uniforme de trentenaire paumé... Génie de casting. Cette chorale adopte avec un naturel désarmant les nuances d'un jeu de va-et-vient qui exige volupté et prudence, quand la tentation de l'adultère (autre grande obsession qui occupe ici le centre du film) s'invite *in extremis* dans le quotidien, et donne naissance à des réseaux tentaculaires de triangles amoureux.

Nouveau volet d'une même pièce, *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* (à prendre comme un éloge de la contradiction) marque aussi une forme d'accomplissement dans la filmographie de Mouret. Le film est empreint d'une gravité nouvelle, celle qui sied aux amours impossibles et à leurs déchirures. La légèreté propre au badinage y est toujours de mise, mais elle se déleste de la teinte burlesque qui colorait les autres films. **Jamais ici l'art du récit, façon poupées russes, n'avait trouvé pareilles ampleur et maîtrise – temporalité élastique, ingéniosité d'un montage dynamique qui laisse les deux conteurs principaux stopper un instant leurs histoires et les reprendre comme on rouvrirait un livre.** C'est que la vie des autres est un puits sans fond qui regorge de trésors romanesques. Dans les appartements et les rues, au premier ou second plan, il n'y a que ça : des gens qui s'embrassent et parfois se quittent avec douceur. Et si les cris sont lancés, ce sont des livres jetés à la figure qui remplacent la vaisselle.

Marilou Duponchel

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

Les Echos

**Marivaudage enlevé et exquis, film d'amour(s) aussi courtois que coquin,
Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait est la plus belle réussite
du réalisateur de *Mademoiselle de Jonquières*.**

À ses débuts, il y a vingt ans, on voyait volontiers en Emmanuel Mouret un enfant d'Éric Rohmer. Comme le patriarche de la Nouvelle Vague, le Marseillais chérissait les dialogues ciselés, les intrigues sentimentales complexes, ancrées dans des mondes familiers et légèrement en marge de la réalité. Aujourd'hui, il signe, avec *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, son œuvre la plus aboutie. À bientôt cinquante ans, Mouret révèle sa nature de troubadour provençal qui chante des fabliaux d'amours insatisfaits avec sa caméra en guise de mandoline.

Écoutez l'histoire de Maxime, traducteur et aspirant romancier, parti se remettre d'une rupture sentimentale dans la maison de son cousin François. Retenu à Paris, celui-ci n'est pas au rendez-vous et Maxime est accueilli par sa compagne, Daphné. Naturellement, Maxime cherche à savoir comment Daphné a connu François. S'ouvre un fabuleux imbroglio de séductions et de passions, de déceptions et d'emballement, de hasards et de trahisons. L'ensemble active le plus ancien des ressorts : la tentation. Mouret travaille la distance qui sépare deux corps qui se parlent, s'attirent, résistent... cèdent. Film courtois, « *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* » s'avère ainsi tout aussi pudique que parfaitement érotique.

Dans le plan romantique qui illustre l'affiche, Niels Schneider et Camélia Jordana marchent côte à côte dans le flux d'un torrent. A Paris, Mouret filmera aussi les bords de Seine. *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* possède cette dimension liquide, musicale, légère, qui évoque une partition pour clavecin. Le récit s'enfuit, trace des détours et des digressions, ouvre des parenthèses drôles, s'engouffre dans des quiproquos, des scènes de mélo... et jamais ne nous perd. Les intrigues ont beau s'enchâsser, la ligne reste claire, comme la rivière et la lumière diaphane du chef-opérateur Laurent Desmet.

Par définition, dès son titre, cette relecture des *Mille et Une Nuits*, mâtinée de *Liaisons dangereuses*, se veut une œuvre sur l'art du langage. On y retrouve le plaisir théâtral assez rare d'écouter des comédiens se fondre dans de longs dialogues, émouvants, cocasses ou absurdes. Elle : « Je ne veux pas être la maîtresse d'un homme marié. » Lui : « Je n'aurais pas dû te dire que j'étais marié. » Elle : « Non, sinon je n'aurais pas couché avec toi. » Lui : « Mais pourquoi tu voulais coucher avec moi, alors ? » Elle : « Parce que tu étais marié... pensant que, justement, tu n'allais pas vouloir recommencer. »

Tout tient dans le rythme, ce savant jokari auquel les comédiens se livrent avec les mots du scénario. Camélia Jordana, musicienne de plus en plus comédienne, interprète une monteuse de cinéma et trouve ici son plus beau rôle, inspirée peut-être par les qualités mélodiques de cette mise en scène. Très éloignée de l'image publique frondeuse de l'actrice, sa Daphné au sourire mélancolique ressemble aux filles qu'elle interprétait dans ses chansons, lorsque délicieusement elle martelait : « Non, non, non, je ne veux pas m'en passer, j'veux juste aller mal, y a pas de mal à ça ! » Ou lorsqu'elle espérait dire adieu à sa « vie en solitaire » en s'interrogeant : « Puis-je t'attendrir encore, si on fait un effort pour se revoir quand même ? ». *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait. Les films qu'on voit, les films qu'on chante.*

Adrien Gombaudo

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret



Un film léger et cruel, porté par des acteurs épatants.

C'est un film aux couleurs d'automne, une comédie littéraire où plusieurs histoires d'amour viennent, comme des ruisseaux, se jeter dans un seul fleuve. Emmanuel Mouret aime les récits enchâssés. Il y a aussi du Marivaux et du Rohmer dans cette ode à l'inconstance, où les personnages bataillent avec des désirs contradictoires. « *Être humain, c'est résister* », dit l'un d'eux. Aimer, c'est osciller entre pulsions et raison, renoncer aux tentations au nom de la fidélité ou d'une morale personnelle. À moins de s'arranger avec la vérité. Personne, dans *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, ne la dit tout à fait et les mensonges, fussent-ils par omission, ont toujours quelque vertu.

En vacances à la campagne, Daphné, enceinte de trois mois, accueille Maxime, le cousin de son compagnon, François, qui a dû s'absenter pour quelques jours. Seuls dans la maison, ils vont se confier l'un à l'autre, visitant distraitemment une somptueuse abbaye du Lubéron ou marchant dans le lit d'une rivière. C'est Maxime qui parle le premier. Amoureux transi et indécis, il est à peine remis d'une histoire avec une femme mariée, Victoire, qui se trouve être la demi-sœur de Sandra, dont il est encore amoureux, et qui s'est jetée dans les bras de son meilleur ami, Gaspard. Daphné, de son côté, a aimé sans espoir un réalisateur de documentaires épris de philosophie (clin d'œil au désir mimétique théorisé par René Girard) avant de rencontrer François, avec qui elle a vécu une liaison clandestine jusqu'à ce qu'il quitte sa femme, Louise.

Alternant présent et passé, multipliant les incises, le scénario déjoue sans cesse les attentes. Quatre femmes, quatre hommes, une infinité de possibilités. Ils sont jeunes et beaux. Certains sont délurés, comme la rousse Sandra qui rejoue *Jules et Jim* dans un grand appartement bourgeois, passant des bras de Gaspard à ceux de Maxime. D'autres sont en apparence plus sages, comme Daphné, à qui Camélia Jordana, subtile et profonde, prête son beau regard de myope. Incarnant Maxime, un personnage proche des séducteurs timides que s'attribue souvent Emmanuel Mouret, Niels Schneider surprend dans un registre inhabituel.

Les acteurs, jusqu'aux seconds rôles soigneusement choisis, sont parfaitement justes et follement séduisants : Julia Piaton, dans le rôle de Victoire, femme moderne et décidée; Vincent Macaigne, touchant en homme mûr pas très courageux. Il faudrait les citer tous : Guillaume Gouix, contrepoint parfait de Niels Schneider, Jenna Thiam, Émilie Dequenne, dont le visage, souvent filmé en gros plan, traduit une palette d'émotions changeantes et trompeuses. Est-elle l'épouse délaissée qui pousse l'abnégation jusqu'à s'effacer devant sa jeune rivale ou la femme à l'orgueil blessé qui orchestre une vengeance feutrée ? La vérité se loge dans l'entre-deux où s'ébattent les protagonistes, dans les interstices entre les actes et les paroles, entre les histoires qu'on raconte aux autres et celles qu'on se raconte à soi-même.

Dans le cinéma d'Emmanuel Mouret, les situations et les positions des corps en disent souvent bien plus long que les discours. Ainsi Sandra, quand elle ne se lance pas dans une bataille de culottes en dentelle, embrasse-t-elle Gaspard tout en tenant la main de Maxime, et vit son double amour dans une joyeuse amoralité. **Le cinéaste orchestre ce chassé-croisé sentimental avec une distance ironique, non dénuée de cruauté. La musique (Chopin, Satie, Tchaïkovski, Vivaldi...), omniprésente comme une voix off, colore de nuances mélancoliques ce film gracieux, l'un des plus réussis d'Emmanuel Mouret.**

Sophie Joubert

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

PREMIERE



Le coup de foudre, les liens qui se font et se défont au hasard des rencontres, les remords, les regrets... Emmanuel Mouret raconte le sentiment amoureux avec un mélange de douceur et de cruauté qui fait toute sa singularité. Et signe son plus beau film.

Avec *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, Emmanuel Mouret signe son film le plus réussi, le plus fluide, le plus léger, le plus profond et le plus brillant. Comme l'aboutissement d'un parcours où, au fil de ses neufs films précédents, il a su patiemment se défaire de l'étiquette réductrice de cinéaste rhomérien que ses pourfendeurs prenaient un malin plaisir à lui accoler pour suggérer en creux qu'il ne serait jamais à la hauteur de l'homme des *Contes et proverbes*. Sauf que parler du sentiment amoureux et plonger dans les arcanes du marivaudage n'est pas l'apanage d'un seul et unique metteur en scène, aussi brillant soit-il. S'y confronter raconte même un geste très audacieux. Celui de faire naître sa propre grammaire et sa propre langue dans un univers quasi sclérosé à force d'être associé à un langage, une diction et une atmosphère reconnaissable dès sa première image. *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* parachève ce geste. Dans lequel, si son cinéma se nourrit certes de références (aussi bien Truffaut et Woody Allen que Rohmer), il résonne surtout pleinement de sa propre singularité au fil des chassés-croisés amoureux qui le composent.

Le récit, en flash-back et flash-forward, est d'une fluidité jamais prise en défaut. Chaque histoire, chaque coup de foudre, chaque attirance pour un ou une autre que l'être aimé(e), chaque souffrance, chaque rupture y sont racontés, développés, partagés avec un art du rebondissement et de ne rien y laisser paraître. Les dialogues brillants de Mouret et sa mise en scène incroyablement délicieuse font écho à la retenue de ses comédiens. Chez lui, quasiment aucune trace de ces engueulades éruptives qui donnent un grand coup de balai à une histoire d'amour pour mieux aborder la suivante. Les histoires d'amour sont comme des cicatrices qui ne s'effacent jamais et construisent les couples à venir. La violence et la douleur ressenties sont d'autant plus fortes que ses personnages refusent l'affrontement. Pas par lâcheté mais par éducation, parce qu'ils ont été habitués à lutter contre la violence de leurs désirs pour ne pas (trop) abîmer l'autre. Sans réaliser que ce faisant, la cruauté peut en être que plus insoutenable.

Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait est un grand film sur les désirs inconciliables de nos vies, symbolisés par le fil rouge de son récit : peut-on désirer le cousin de son compagnon et rester quelqu'un de bien ? Tout y est à la fois extrêmement naturel et écrit avec un sens littéraire imparable. Ces mots et ces situations, chacun de ses interprètes les dévore et les savoure avec un plaisir contagieux. Des interprètes qui traduisent l'absence de tout esprit de chapelle chez Mouret. Sa famille de cinéma ne ferme la porte à aucune autre, de Camélia Jordana à Niels Schneider en passant par Vincent Macaigne, Émilie Dequenne, Guillaume Gouix, Jenna Thiam ou Julia Piaton. Avec un point commun entre tous : on ne les a jamais entendus parler comme ça. **Avec ce mélange de retenue et d'intensité qui font la puissance tranquille et la saveur gourmande du « Mouret Cinematic Universe ».** Aujourd'hui comme hier ? Aujourd'hui encore plus qu'hier.

Thierry Chèze

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret



Un récit personnel et contemporain, un film choral touchant et subtil.

Le titre du nouvel opus d'Emmanuel Mouret, *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, évoquera à ceux qui suivent le cinéaste depuis longtemps la petite musique bien connue qui fait tourner les films : celle de l'écart entre le dire (l'amour) et le faire (l'amour), celle de la mauvaise foi à l'œuvre dans le marivaudage. Avec *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, Mouret atteint une profondeur narrative, visuelle, dramatique et psychologique encore jamais vue dans son art. Il fait de l'écart entre le dialogue et l'image, le fantasme et la réalité, le passé et le présent, Paris et un village de Provence, l'art et la vie, un principe fondamentalement cinématographique.

Le foisonnement met en abyme, de manière assez vertigineuse, un irrésistible attrait pour l'art et le récit, qui suscite le désir amoureux autant qu'il en émane. Les personnages de Mouret sont nourris d'art, de représentation et de mots : ils sont traducteur (Maxime), professeur de littérature (Gaspard), peintre (Louise), monteuse (Daphné), documentariste (David) ; on les voit lire, regarder des films, visiter des monuments ou des expositions. De manière très classique, presque platonicienne, ils aspirent à sublimer l'énergie érotique en énergie créatrice. De manière plus retorse, ils cherchent aussi à reproduire dans la vie ce qu'ils ont vu ou lu dans les œuvres de fiction.

Jamais cette esthétique n'avait, chez Mouret, été teintée d'autant de mélancolie que dans *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait*. Sans doute parce que le cinéaste introduit une ultime dimension : celle du temps. Premièrement, le temps met à l'épreuve la fidélité. *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait* met ainsi en scène un couple (censé être) plus âgé que les autres, Louise et François, dont le mariage se dissout. Deuxièmement, le temps met à l'épreuve les promesses de la jeunesse et du récit. C'est pourquoi *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait* comporte un épilogue, presque aussi triste que celui des *Parapluies de Cherbourg*, qui confronte les espoirs suscités par le récit à ce qui est advenu « quelques mois plus tard », la permanence des corps aux intermittences du cœur.

Troisièmement, Mouret introduit dans le film une réflexion sur le vieillissement. Beaucoup de personnages masculins sont ainsi séduits par des femmes plus jeunes ; ils sont tour à tour ridicules (Gaspard et son *skate-board*), touchants (François) ou pervers (David). Quant à Maxime, qui voudrait raconter des histoires de sentiments tant il est tourmenté par les siens, qui prête une oreille toujours attentive aux récits des autres, il est un double évident du cinéaste. Et il y a toute la mélancolie d'un film qui, décidément, ne s'excuse pas d'être ce qu'il est : écrit, frivole, complexe.

Louise Dumas

Retrouvez l'intégralité de la critique et une interview du réalisateur dans le Positif de septembre

LES CHOSES QU'ON DIT, LES CHOSES QU'ON FAIT

Un film d'Emmanuel Mouret

PSYCHOLOGIES

MAGAZINE

En vacances à la campagne, Daphné (Camélia Jordana), accueille Maxime (Niels Schneider), le cousin de son compagnon François (Vincent Macaigne), qui s'est absenté pour son travail. Pour passer le temps et apprendre à se connaître, ils décident de se raconter leurs histoires d'amour. Au fil des heures, leurs récits deviennent plus intimes et plus graves. La beauté de la nature aidant, les esprits d'échauffent, les corps se rapprochent. Que va-t-il se passer au retour de François ?

Héritier du cinéma d'Éric Rohmer, Emmanuel Mouret adore confronter ses personnages à leurs propres discours. Non pour les condamner, mais pour les rendre plus touchants face à leur inconstance, quand ils cèdent à leurs désirs. Le plus bel exemple est celui d'Émilie Dequenne (candidate sérieuse au César de la meilleure actrice dans un second rôle pour sa sidérante interprétation), épouse trompée.

De rencontres en trahison, Mouret ne garde que les moments les plus intenses des relations dépeintes. Favorisé par le plan séquence, le jeu des comédiens brille, jusque dans la retenue, de l'incandescence de leurs passions. Dans la lumière de Laurent Desmet, le fidèle directeur de la photographie de Mouret, tous paraissent touchés par la grâce des gens qui s'aiment. Et même si les histoires d'amour finissent mal en général, ou pas aussi bien qu'on l'espérait, **le film donne une irrésistible envie de retomber amoureux.**

Philippe Rouyer



Sur un quai de gare, Daphné (Camélia Jordana), vient chercher Maxime (Niels Schneider), le cousin de son compagnon, François (Vincent Macaigne). Lequel a dû s'absenter quelques jours pour raison professionnelle... Dans une vaste maison de campagne, ils se retrouvent seul à seule alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés. Pour mieux se connaître, ils se confient tour à tour leurs histoires d'amour respectives.

Du pouvoir des récits sur la vie, de l'influence des confidences sur la naissance des sentiments. Après avoir adapté Diderot avec *Mademoiselle de Jonquières* (2018), le cinéaste Emmanuel Mouret donne un film délectable et enlevé, placé sous l'influence des romans du XVIIIe siècle, où les histoires d'amour s'emboîtent, se redoublent et s'aiguillonnent. Attention, une inclination peut en cacher une autre, voire en susciter une troisième !

C'est aussi une brillante comédie des apparences, où les héros souffrent le martyre quand ils se taisent ou retiennent leurs sentiments. Un éloge de l'inconstance, qui est l'apanage de tous ces mortels soumis aux lois de la rencontre et des retrouvailles. Une ronde, enfin, de personnages délicatement dessinés, joués par une gamme d'excellents acteurs du moment, d'Émilie Dequenne à Jenna Thiam et Guillaume Gouix, accompagnés par un choix très accordé de morceaux de musique classique. **Bref, une sonate d'automne aux accents qui résonnent longuement, en profondeur.**

David Fontaine